

MICHEL BERTRAND

L'Amérique ibérique

Des découvertes aux indépendances
(1492-1808)

ARMAND COLIN

Collection U

Histoire

Image de couverture : André Eckhout, Huit portraits de Brésiliens (détail),
1641, Musée national du Danemark, Copenhague

Mise en pages : Nord Compo

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>		<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--	---

© Armand Colin, 2019

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-62564-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Les nouvelles orientations de l'histoire coloniale ibéro-américaine

Dans un passé pas si lointain, l'histoire coloniale ibérique a été l'objet de vastes synthèses. La perspective de la commémoration du 5^e centenaire de la « découverte » a été propice à ces publications. La plupart d'entre elles correspondent à d'amples œuvres collectives, dont la doyenne n'est autre que la remarquable *Cambridge history of Latin America* coordonnée par L. Bethel. Toutes gardent encore aujourd'hui leur pleine valeur scientifique et restent d'utile consultation tout spécialement en raison de l'état des lieux des connaissances qu'elles proposent. Dans le même temps, ces vastes synthèses collectives pèchent souvent par leur hétérogénéité interne, juxtaposant des contributions élaborées selon des approches et des problématiques souvent variées. Par ailleurs, ayant une trentaine d'années pour la plupart, elles sont le reflet d'une historiographie élaborée le plus souvent dans les années 70 et 80 du xx^e siècle. Dans ce paysage éditorial exceptionnellement fécond, *l'Histoire du Nouveau Monde* couvrant, en 2 volumes, les années 1492 à 1640 (C. Bernand et S. Gruzinski, 1991 et 1993), fait indiscutablement exception. L'ouvrage repose en effet sur un choix méthodologique original qui associe dans sa démarche des questionnements anthropologiques à des reconstructions historiques « au ras du sol » restituant notamment une mosaïque de biographies d'acteurs et mobilisant une écriture à la dimension littéraire assumée.

Depuis la publication de ces synthèses consistantes, la manière d'aborder l'histoire a profondément évolué. La mise en cause de l'approche structurale du passé a ouvert la porte à ce que B. Lepetit a qualifié de « tournant critique » (1989). Un solide dossier, publié en 1995 dans la revue *Espace-Temps* sous le titre « Le temps réfléchi. L'histoire au risque des historiens » sous la direction de François Dosse, témoigne de ce profond renouvellement historiographique. Dorénavant, comme le souligne le propos liminaire du dossier, au cœur de la démarche historique se situe l'humain, l'acteur ou encore l'action, jusqu'alors renvoyés au statut de lucioles illusoires. En ce sens et même s'il n'y a plus de modèle historiographique hégémonique,

ce sont en priorité les procédures d'appropriation, les représentations, les constructions des identités sociales elles-mêmes auxquelles l'histoire prête d'abord attention.

L'historiographie américaniste a inévitablement été affectée par ces évolutions, conformément à ce que l'*Histoire du Nouveau Monde* laissait entrevoir. À la faveur de l'émergence de l'histoire globale et connectée, elle a plus systématiquement porté son attention aux circulations entre les deux rives de l'Atlantique. Comme le soulignent C. Douki et P. Minard (2007), celle-ci peut se définir de deux façons. De manière instinctive, on peut la comprendre comme « un processus historique d'intégration mondiale qui se joue au niveau économique ou culturel ». De manière plus approfondie, elle renvoie aussi « à un mode d'approche des processus historiques estimant nécessaire un décloisonnement du regard, intégrant une approche contextuelle parfois élargie à l'échelle planétaire ». À ce titre, la globalisation que suppose cette approche des objets historiques renvoie d'abord à un mode d'étude du passé. Ce qui est sûr, c'est que le monde colonial ibéro-américain a été un terrain propice à ces nouveaux questionnements en provenance de cette histoire dite globale. Depuis F. Braudel et jusqu'à I. Wallenstein, on admet en effet que les constructions impériales ibériques sont la manifestation d'une première mondialisation économique avec la mise en place d'un « système-monde ». Cette même approche se retrouve au niveau culturel notamment dans l'importance accordée à la catégorie de « métissage » au moment d'analyser les transformations imposées aux populations dominées dans le cadre des sociétés coloniales (S. Grusinski). Quant à la seconde acception accordée à l'histoire globale, elle se trouve être de plus en plus fréquemment mobilisée depuis une vingtaine d'années, ce dont témoigne tout spécialement *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, ouvrage centré précisément sur la mondialisation analysée à l'échelle de la Monarchie Catholique au temps de Philippe II (S. Gruzinski, 2004).

Pour partie, ces nouvelles approches rejoignent celles d'un autre courant historiographique qui, s'il est plus ancien, n'en connaît pas moins depuis la fin des années 80 un dynamisme important. Comme l'analyse C. Thibaut, au moins deux des propos de l'histoire atlantique renvoient en effet à ceux de l'histoire globale : le premier concerne la prise en compte des relations, connexions et circulations entre les deux rivages alors que le second insiste sur la contextualisation systématique des faits observés sur une échelle d'analyse à minima atlantique quand ce n'est pas globale (*Encyclopedia Universalis*). Conformément aux objectifs qui ont prévalu à ses origines, c'est d'abord dans l'analyse des processus débouchant sur les indépendances ibéro-américaines que l'histoire atlantique a été le plus largement mobilisée

sans pour autant se limiter à ce seul aspect d'histoire politique. Tel est le cas, par exemple, de la question de la traite « atlantique » longtemps abordée comme un « accident » dans la marche de l'Europe vers la modernité économique à compter du XVIII^e siècle. Dans son *essai d'histoire globale* portant sur la traite, en faisant le choix d'une mise en perspective planétaire de la traite atlantique, O. Pétré-Grenouilleau a contribué de manière décisive au renouvellement des questionnements relatifs à cette thématique aux enjeux mémoriels nombreux et objet de riches débats (2004).

En faisant le choix de dépasser le cadre géopolitique de chacun des empires coloniaux ibériques – approche rarement mise en œuvre, notamment dans les manuels disponibles chez des éditeurs français, plus fréquente chez les Anglo-Saxons –, le propos de ce livre est d'abord de rendre compte de ces évolutions historiographiques qui, en deux ou trois décennies, ont en partie renouvelé et surtout enrichi notre connaissance des mondes coloniaux ibéro-américains.

PARTIE 1

La genèse d'un monde colonial (fin xv^e-xvii^e siècle)

Chapitre 1

Le temps des découvertes (1492-1520)

Introduction

La découverte des Amériques par les Ibériques marque le début d'une confrontation entre deux mondes qui, jusqu'alors, s'ignoraient. Ce processus, totalement inattendu de part et d'autre, constitue un « choc » qui ne laisse indemne aucun des deux acteurs de cette « rencontre » imprévue. Il enclenche un affrontement entre des cultures dont les univers respectifs sont totalement étrangers les uns aux autres. Si cette découverte n'est plus l'objet de débat historiographique, la manière de la qualifier reste sensible. Dès 1958 E. O'Gorman propose de parler plutôt « d'invention » afin de rompre avec l'euro-péo-centrisme de la catégorie de découverte. La commémoration du V^e centenaire de 1492 est l'occasion d'un retour sur la qualification de cet événement : la commission espagnole coordonnant les opérations commémoratives en propose une définition neutre sous le nom de « rencontre de deux mondes ». Trop aseptisée, cette appellation suscite un tollé outre-atlantique qui lui préfère celui de « choc ». À l'arrière-plan de ces débats, souvent virulents, c'est bien la question de l'impact de cette arrivée européenne en Amérique qui est en réalité en jeu, tant sur les populations Amérindiennes que pour le monde européen.

Il est important de rappeler ici que les développements culturels et sociaux des mondes indiens révèlent pour plusieurs d'entre eux des civilisations très complexes et sophistiquées – monde mexicain, monde inca, monde maya – qui s'accompagnent d'une relative faiblesse technique et technologique – dans ce domaine, les civilisations amérindiennes sont des cultures de l'âge de pierre qui ne connaissent, par exemple, que très marginalement la métallurgie des métaux. Chacun de ces grands ensembles culturels amérindiens n'entretient que des relations distantes avec ses lointains voisins, les divers espaces occupés constituant des isolats dans l'immensité américaine.

À l'inverse, le monde occidental connaît depuis le XII^e siècle un « réveil » (G. Duby) qui se traduit, certes très inégalement d'une région à l'autre, par l'engagement d'un processus de développement et de transformation économique et technique continu, véritable « révolution industrielle » médiévale. Il s'accompagne d'une profonde transformation sociale et culturelle liée à l'essor urbain qu'accompagne une intensification régulière des circulations et des échanges. Cette dynamique occidentale se prolonge par la mise en place de réseaux d'échanges avec des espaces géographiques de plus en plus lointains – d'abord autour de la Méditerranée puis vers l'Asie et l'Afrique – marquant le début de l'expansion occidentale.

Ce sont donc les conditions, les modalités et les conséquences de cette « rencontre » sur le continent américain entre deux mondes que tout distingue, vécue le plus souvent sous la forme d'un « choc » par les populations envahies et donne naissance à un « monde nouveau » qui constitue l'objet de ce chapitre.

1. Le contexte des expéditions océaniques européennes

Dès le X^e siècle, les Scandinaves avaient tenté l'aventure des expéditions océaniques. On dispose aujourd'hui de suffisamment de preuves archéologiques – au Groenland d'abord puis dans la région de l'Hudson, sur la terre de Baffin, et de Terre-Neuve ensuite – pour ne pas douter de la réalité de ces premiers voyages vers l'ouest. Mais ces contacts ne donnant pas lieu à des circulations aller-retour régulières, l'oubli jette progressivement son voile sur ces premières découvertes.

Deux siècles plus tard, l'Europe renoue avec la science et la philosophie de l'Antiquité, grâce notamment à l'intermédiaire des savants arabes. La Péninsule ibérique se trouve alors en première ligne de ces circulations culturelles qui, de Cordoue à Tudela en passant par Tolède et Saragosse, constituent le quotidien d'un monde intellectuel où se côtoient les trois grandes religions monothéistes et leurs savants. Par le biais de traductions, certes souvent approximatives, l'Occident chrétien redécouvre en latin toute une science qui n'était accessible qu'en arabe ou en grec. Dans ces nombreux documents qui alimentent la curiosité des hommes de sciences de l'époque, émergent les textes d'Aristote, ceux des astronomes et des mathématiciens arabes ou encore des cartes qui, depuis l'Antiquité tardive, représentaient les terres habitées ou *oekoumène*.

Certains monarques ibériques s'intéressent de très près à ces découvertes, allant parfois jusqu'à les encourager. C'est le cas de Alphonse X, dit le Sage, qui, au XIII^e siècle, suscite études et travaux s'appuyant sur cette documentation nouvellement accessible. Il rassemble notamment une équipe de

lettrés, connue comme École de traducteurs de Tolède, afin de favoriser les recherches astronomiques, cosmographiques et calendaires. Son initiative débouche sur l'élaboration des dites « Tables alphonsines », révision et correction de tables plus anciennes qui témoignent de préoccupations pour la découverte de repères astronomiques fiables, notamment au service de la navigation. L'écho de ces inquiétudes et découvertes diverses résonne bien au-delà de la Péninsule : on en retrouve des empreintes dans les débats qui se déroulent dans les Universités où les interrogations cosmographiques sont de plus en plus nourries, ce dont témoigne, par exemple, le traité de Jean de Holywood intitulé *Traité de la sphère*. C'est dire que cohabitent des préoccupations pratiques – découverte de nouveaux repères astraux pour mieux assurer une navigation à l'estime – avec des interrogations plus fondamentales, déjà anciennes, relatives à la rotondité de la terre, controverses dont on retrouve déjà des traces en Occident dès le VIII^e siècle.

Au XV^e siècle, un infant portugais, connu sous le nom de Henri le Navigateur manifeste ces mêmes préoccupations géographico-astronomiques dans l'entourage du monarque Jean I^{er}. Installé à Sagres, face à l'océan, l'infant transforme sa résidence en véritable centre d'observation scientifique consacré à la navigation et à l'examen astronomique. Ses motivations sont diverses, de la curiosité scientifique à l'esprit de croisade en passant par un sens certain du commerce. Quoi qu'il en soit, il fédère autour de lui les initiatives les plus diverses qui toutes contribuent aux explorations maritimes, aux découvertes et à la mise en valeur ou à l'exploitation de régions nouvelles. C'est dans ce contexte que les Portugais s'établissent successivement aux îles Canaries, à Madère puis aux Açores. Ils installent aussi divers comptoirs le long des côtes africaines, se réservant l'accès au marché des esclaves et au commerce de l'or en provenance de ce continent. Un peu plus tard, entre 1483 et 1485, le nouveau roi Jean II, soucieux de renforcer la présence portugaise dans une région si profitable d'un point de vue économique, prolonge ces initiatives en impulsant l'exécution d'un relevé topographique systématique des côtes africaines. Ce projet témoigne de la volonté de sécuriser une navigation plus incertaine dès lors qu'elle devient hauturière ou que l'on s'éloigne des zones côtières familières. Mais il révèle aussi l'avance acquise par le Portugal dans ce domaine à compter du XIV^e siècle : à cette date il est devenu l'un des centres parmi les plus actifs dans l'élaboration des nouvelles connaissances, qu'elles soient géographiques, astronomiques ou plus simplement nautiques. Les marins portugais sont d'ailleurs les premiers à utiliser l'astrolabe, connu depuis l'Antiquité, comme instrument au service de la localisation astronomique d'un navire : il permet de déterminer la latitude par rapport au soleil ou à une étoile, telle l'étoile polaire dans l'hémisphère nord. C'est en 1460, dans les îles du Cap-Vert, que les marins portugais réalisent la première mesure de

la latitude avec cet instrument, usage qui se répand très rapidement parmi les marins de l'ensemble de la Péninsule ibérique .

Ces avancées dans des domaines de connaissances divers mais étroitement complémentaires – géographiques, astronomiques et nautiques – se retrouvent dans les progrès cartographiques, activité dans laquelle le Portugal joue également un rôle moteur. Depuis le XII^e siècle, la redécouverte des savoirs géographiques provenant des textes grecs ou arabes est traduite sur des cartes qui servent de support aux spéculations et aux débats alimentés par ces nouvelles sources. Dans plusieurs régions de Méditerranée, des écoles cartographiques – aux Baléares, en Catalogne, à Florence, ou encore à Gênes ou Venise – s'imposent comme des lieux de référence pour leur capacité à intégrer les nouvelles données. Elles contribuent ainsi de manière significative à l'élargissement de l'espace reconstitué à partir des mappemondes héritées de l'antiquité. Au moment où les cartes tendent à se multiplier – on en trouve de plus en plus fréquemment dans les bibliothèques des puissants de ce monde, chez les Médicis, chez les papes, chez le duc de Bourgogne ou encore celui de Berry – leur usage évolue : la carte s'autonomise à l'égard du manuscrit auquel elle était le plus souvent attachée, permettant un usage radicalement nouveau, celui d'un emploi mobile associant plusieurs lecteurs. C'est dans ce contexte que la redécouverte de la *Géographie* de Ptolémée, traduite en latin vers 1410, joue un rôle essentiel : il y précise les coordonnées d'un grand nombre de lieux et décrit différents procédés permettant une représentation plane de la sphère terrestre. Au-delà des nombreuses informations géographiques qu'elle contient – nombre d'entre elles étaient déjà connues – c'est surtout par le recours à un mode de représentation débouchant sur une transcription cartographique que la *Géographie* de Ptolémée permet aux érudits de penser la sphère. Tout au long du XV^e siècle, les cartes élaborées à partir de cette œuvre alimentent les échanges intellectuels dont les divers conciles offrent autant d'occasions. La mappemonde établie vers 1450 par Fra Mauro, pièce maîtresse de la cartographie occidentale, est une excellente illustration de ce processus cumulatif des savoirs à l'œuvre au cours de ce siècle. L'étude attentive du document permet d'identifier les données émanant de la tradition, que le moine maîtrise parfaitement, notamment par le biais de l'œuvre de Ptolémée qui constitue son point de référence constant. Elle met aussi en évidence les nouvelles informations parvenues à Fra Mauro via marins, marchands, voyageurs ou missionnaires. Le moine restitue ainsi une image de la géographie de son époque depuis la cité de Venise à un moment où elle est le lieu par excellence de contacts et d'échanges. Ce contexte lui offre la possibilité de s'appuyer à la fois sur la culture savante – qu'il maîtrise – et la culture pratique du monde de la mer ou des voyageurs qu'il côtoie au jour le jour. On comprend aisément les apports décisifs que représentent ces nouveaux documents par rapport aux

Le peuplement en Amérique avant 1492



portulans dont les pilotes de navires disposent depuis le XIII^e siècle. Ces cartes de navigation n'indiquent essentiellement que les ports et les dangers qui les entourent : courants, hauts-fonds... Elles y ajoutent les rhumbs qui quadrillent les surfaces marines et indiquent les directions à suivre pour relier un point à un autre ainsi que les roses des vents pour déterminer le cap à suivre. L'écho de l'œuvre du religieux vénitien montre d'ailleurs la conscience que ses contemporains ont eu très vite des apports de cette nouvelle cartographie : en 1459 le roi du Portugal lui-même lui en demande une copie, aujourd'hui perdue.

C'est dire que les Portugais, notamment sous l'impulsion de leurs monarques, participent activement à ces spéculations, se nourrissant de toutes ces nouveautés cartographiques qu'ils mettent au service de leur politique maritime qui vise un contournement de l'Afrique. Chaque expédition le long de la côte africaine enrichit leurs connaissances géographiques que des cartographes s'empressent de reporter sur des cartes. Ce faisant, Lisbonne devient un atelier cartographique de première importance, tout spécialement dans la représentation des espaces atlantiques. Dans leurs rivalités traditionnelles avec la Castille à propos des îles atlantiques, tout spécialement les îles Canaries, les monarques portugais n'hésitent d'ailleurs pas à mobiliser ces cartes comme preuves de leur domination. À la fin du XV^e siècle la carte devient ainsi un instrument au service d'affrontements géopolitiques exigeant de celui qui l'exhibe une grande précision dans les informations auxquelles il se réfère. En ce sens les cartes, instrument de connaissance de plus en plus banal et précis dont l'imprimerie facilite la reproduction, contribuent à la circulation des informations relatives aux découvertes auxquelles donnent lieu les voyages qui se succèdent, tout spécialement dans l'Atlantique. Elles en facilitent aussi l'accès à tous, et d'abord à ceux qui envisagent de se lancer dans des expéditions maritimes sans prendre le risque insensé de partir vers l'inconnu.

2. La naissance d'un « Nouveau Monde »

Christophe Colomb et le voyage des Indes

L'expédition, constituée de trois modestes navires, quitte Palos de Moguer à l'aube du 3 août 1492. Elle doit beaucoup à l'obstination de celui qui en conçoit le projet dès les années 1470, tout spécialement après avoir rejoint en 1477 son frère Bartolomeo, cartographe, sur les bords du Tage. L'intuition de Christophe Colomb est largement redevable à la culture maritime de son époque. Il l'acquiert autant sur les ponts des navires qu'il fréquente dès son plus jeune âge que dans les livres – récits de voyages et textes de géographes – qu'il annote avec soin. Il devient ainsi l'un des meilleurs dépositaires d'une culture maritime profondément renouvelée depuis le XIII^e siècle. Les ports

atlantiques, dont l'importance ne cesse de grandir – Lisbonne, Lagos ou Séville –, supplantent progressivement les lieux d'élaboration, jusqu'alors méditerranéens, de ces nouveaux savoirs. Simultanément, les améliorations nautiques diverses – mise au point de la caravelle et du gouvernail d'étambot ; recours à la boussole, à l'astrolabe et à des cartes de plus en plus précises ; connaissance des vents, des courants et des repères astronomiques dans l'océan Atlantique acquise au gré de l'expérience – permettent d'envisager à moindres risques une navigation moins côtière.

À ces connaissances pratiques largement partagées dans le monde des marins, Christophe Colomb ajoute la maîtrise d'une culture savante dont l'imprimerie naissante favorise la diffusion. Il a accès aux grands textes des géographes et philosophes de l'Antiquité – Aristote, Ptolémée, Strabon ou encore Pline et Sénèque – soit directement, soit par la lecture des humanistes du xv^e siècle – Pierre d'Ailly et son *Imago Mundi* ou encore Silvio Piccolomini et son *Historia rerum ubique gentium*. L'hypothèse de la sphéricité de la terre est ainsi totalement banalisée, comme en témoigne d'ailleurs le premier globe terrestre connu achevé précisément en juin 1492 par Martin Behaim à Nuremberg.

Dans cet ensemble de connaissances géographiques de plus en plus précises, les erreurs, les oublis ou les ignorances restent nombreuses, notamment en raison de l'accès à ces savoirs via des traductions pas toujours rigoureuses. Surtout, l'œuvre de Ptolémée elle-même n'est pas exempte d'erreurs dont la plus importante concerne la dimension du globe qu'il réduit des 2/3 par rapport à sa taille réelle. Mais cette erreur de taille – dans tous les sens du terme – favorise grandement l'acceptation du voyage vers l'ouest pour se rendre en Asie. Il n'en faut pas moins à Christophe Colomb une dizaine d'années pour convaincre un grand de ce monde de l'appuyer dans son projet. La traditionnelle rivalité luso-castillane sert finalement son projet, la signature du traité d'Alcaçovas en 1479 ayant confirmé au Portugal son monopole sur la traite des Noirs avec accès aux côtes africaines. Après bien des hésitations et malgré les oppositions provenant de l'entourage royal qui suggère de l'écarter en 1490, le projet soumis par Christophe Colomb aux Rois Catholiques est finalement accepté dans l'euphorie de la chute de Grenade et de l'expulsion des Juifs. L'accord est sanctionné par la signature, en avril 1492, des « capitulations » dites de Santa Fe. Le montage financier de l'expédition est une opération somme toute modeste : deux millions de maravédis pour armer des navires qui sont loin d'être de première jeunesse dont la *Santa Maria* pour « navire amiral ». Il est assumé dans sa quasi-totalité par des commanditaires privés, pour l'essentiel des banquiers *conversos* – juifs convertis – proches des monarques, et des Italiens.

Les quatre voyages de l'Amiral de la mer océane – c'est le titre que lui concèdent les capitulations – entre 1492 et 1502 lui permettent de sillonner l'espace antillais qu'il atteint pour la première fois le 12 octobre 1492

dans la région des Bahamas avant de longer les îles de Cuba et d'Hispaniola (Santo Domingo). Au lendemain de Noël, contraint par la perte d'un de ses navires, il y fonde un premier établissement baptisé Natividad. De retour à Palos en mars 1493, il présente devant les Rois Catholiques, alors à Barcelone, ses trophées, preuves de son succès : quelques rares objets d'or, des plantes inconnues, des animaux extraordinaires comme des perroquets et enfin un groupe d'Indiens – malades, ils ne tardent pas à mourir les uns après les autres –, témoins d'une humanité inconnue que l'on exhibe fièrement et dont on vante beauté et soumission. La mise en scène suffit à convaincre les bailleurs de fonds du potentiel économique de ces voyages océaniques, d'autant que Christophe Colomb affirme être arrivé au large de l'Asie. Cependant, la confiance qu'inspire initialement l'Amiral décline irrémédiablement à chaque retour infructueux de ses voyages successifs, faute de confirmer la proximité d'avec l'Asie et ses richesses qui restent son seul et unique objectif. Il n'en explore pas moins la côte de la « Terre Ferme » à deux reprises, remontant notamment les bouches de l'Orénoque en 1498, comme il en rend compte dans son journal de bord en croyant avoir atteint la porte du Paradis. Son entêtement n'en incite pas moins d'autres marins, plus imaginatifs, à s'inscrire dans la voie ouverte en 1492 tout en s'éloignant des conclusions qu'en tire l'Amiral. Lorsqu'il meurt, en mai 1506 à Valladolid, il reste convaincu qu'il a ouvert la route atlantique menant directement vers l'Asie dont il pense toujours avoir atteint la périphérie. À cette date, nombreux sont ceux qui, suivant peu ou prou la même direction que lui au service des commanditaires les plus divers n'hésitant pas se lancer dans l'aventure océanique, tirent des conclusions radicalement différentes.

L'émergence du Nouveau Monde

L'expédition de 1499 commandée par Alonso de Hojeda vers la « côte des perles » – région comprise entre le lac de Maracaibo et l'embouchure de l'Orénoque – marque une étape décisive dans le processus d'invention de l'Amérique. Conseillé par Juan de la Cosa, pilote de la *Santa Maria*, et accompagné d'Amerigo Vespucci qui réalise là son deuxième voyage, ils parcourent la côte nord de l'Amérique du Sud jusqu'à l'estuaire de l'Amazonie, concluant qu'ils ne peuvent être en présence d'îles mais bien de terres nouvelles. Un an plus tard, A. Vespucci réalise un troisième voyage durant lequel il longe la côte du Brésil en direction de la Patagonie. Il en dresse une cartographie et diffuse largement ses conclusions à l'issue d'un quatrième et dernier voyage en publiant en 1504 ses « *4 navigations ou Mundus Novus* » : il y exprime clairement son hypothèse en différenciant ses découvertes, correspondant à des terres nouvelles, des îles antillaises explorées par C. Colomb.

Au même moment les Portugais, qui viennent de doubler en 1498 le cap de Bonne Espérance avec Vasco de Gama, ne sont pas en reste comme en témoigne l'expédition de Pedro Alvares Cabral en 1500. Cette initiative s'inscrit dans le partage des espaces océaniques – décidé à Tordesillas en 1494 entre Castillans et Portugais. Il vient confirmer, à la lumière des nouvelles connaissances acquises depuis 1492, celui de 1479 en déplaçant la démarcation vers l'ouest. Il établit que les terres découvertes à l'ouest d'un méridien tracé à 370 lieues à l'ouest des Açores reviennent à l'Espagne, celles se situant à l'est relevant du Portugal. La ligne de partage finalement retenue – nettement plus à l'ouest que celle envisagée initialement – laisse planer un doute sur des informations éventuelles dont les Portugais auraient déjà connaissance à propos de terres émergées correspondant à l'emplacement du futur Brésil. Par ailleurs, ce partage de l'Atlantique se prolonge en Asie où un antiméridien sépare les deux domaines des puissances ibériques, ouvrant la porte à la présence espagnole au large du continent asiatique. À la tête de la deuxième expédition se dirigeant vers les Indes orientales avec une flotte de 13 navires et 1 500 hommes, P. Alvares Cabral fait le choix de se détourner aussi loin que possible vers l'ouest, matérialisant ainsi le partage de 1494 et, probablement aussi, à la recherche d'escales supplémentaires sur la longue route des Indes portugaises. C'est ainsi que le 22 avril il atteint le nord-est du continent sud-américain. Après quelques rapides explorations de la côte, il comprend qu'il a touché des terres inconnues et fait adresser à son roi la fameuse lettre de son secrétaire Pero Vaz de Camina, datée du 1^{er} mai 1500, qui informe de la découverte en précisant notamment l'existence d'une humanité dont il souligne douceur, beauté et nudité.

Ces deux expéditions marquent un tournant. Le monopole de Christophe Colomb est définitivement brisé. L'écho des informations extraordinaires, contenues dans les divers témoignages publiés qui connaissent un immense succès, détermine le baptême de terres jusqu'alors inconnues de l'Occident : Martin Waldseemüller, un cartographe de Saint-Dié, qui a eu l'occasion de lire les récits d'A. Vespucci, décide de nommer « terre d'Amérique » celle qu'il dessine dans son planisphère de 1507 comme étant une quatrième partie du monde. À cette date, la route est ouverte à d'autres marins, encouragés par les diverses puissances européennes, pour explorer le ou les passages possibles afin de franchir l'obstacle américain rencontré sur la route des Indes. En dessinant progressivement les contours de cette terre nouvelle, c'est sa continentalité qui émerge.

La découverte d'un continent

Plusieurs expéditions anglo-portugaises se donnent pour mission de découvrir le passage du Nord-Ouest. L'opération menée en 1497 par le marin

d'origine génoise G. Caboto constitue l'une des premières explorations de l'Atlantique Nord et le mène jusqu'à Terre-Neuve. Une nouvelle tentative l'année suivante le voit disparaître, soulignant la difficulté du projet qui suppose le choix d'une voie difficile, soumise à des vents contraires, éloignant les bailleurs de fonds. L'idée est reprise en 1508 par son fils Sebastiano mais les financiers lui font rapidement défaut, l'incitant à proposer ses services à la couronne d'Espagne avant de revenir, en 1549, vers Édouard VI dont il obtient de titre de grand pilote du royaume. Fort de l'expérience acquise en naviguant et dans ses fonctions de *piloto mayor* du conseil des Indes qu'il exerce de 1533 à 1547, il complète la cartographie des côtes atlantiques de l'Amérique du Nord sans avoir cependant identifié de passage vers l'Asie.

Les sujets du roi de France, qui rêve de concurrencer son rival impérial sur ce terrain comme sur d'autres, ne participent que très marginalement à ces explorations. À l'image des Anglais, ils se concentrent sur la recherche du passage du Nord-Ouest en faisant appel entre 1522 et 1524 aux frères Varrazzano. Cette initiative débouche en 1535 sur l'expédition de Jacques Cartier qui, toujours à la recherche du fameux passage, réalise la descente du Saint-Laurent et confirme l'insularité de Terre-Neuve avant d'ouvrir la voie à un autre projet, celui de la colonisation de cette région.

Sans surprise, les explorateurs les plus actifs se placent au service de la couronne espagnole. Prolongeant les voyages antérieurs, ils sillonnent le Golfe du Mexique le long des côtes de l'Amérique centrale, longeant notamment le Yucatán et contribuant à faire germer l'idée d'une opération continentale. À partir de 1510 leurs périple prennent une orientation plus méridionale débouchant sur l'émergence de la « Terre Ferme » et la découverte de la « Mer du Sud », concrétisée par V. Nuñez de Balboa en 1513 dans la région du Darién (Panama). Enfin, le voyage de Ferdinand de Magellan conclut cette longue période de tâtonnements en réussissant le franchissement de l'obstacle continental par le sud. Des cinq nef qui quittent Séville en août 1519 avec 265 hommes à bord, une seule achève le voyage en 1521 en ne ramenant que 18 d'entre eux, témoignant des très grandes difficultés affrontées. Aussi, si dès 1526 la couronne espagnole prétend exploiter cette route vers l'Asie, cette dernière ne s'impose effectivement que bien plus tard. Cependant, grâce à F. de Magellan, la preuve de la continentalité américaine est définitivement acquise. À cette date, l'exploration côtière cède la place devant une nouvelle priorité : celle de l'exploitation de richesses dont on imagine ce Nouveau Monde à peine entrevu richement doté, engageant le début d'un processus de conquête et de colonisation. Dans ce domaine, solidement installée dans les Antilles depuis une trentaine d'années, l'Espagne bénéficie d'une antériorité considérable sur des rivaux cantonnés à la

limite des immensités glacées pour les uns et, pour un troisième, à l'extrémité orientale de la moitié méridionale du continent.

Une exploitation coloniale

Dès l'arrivée des Européens dans le Nouveau Monde s'organise un processus de domination coloniale. Pour l'Espagne, ses premiers effets coïncident avec la période d'expansion aux Antilles et, pour le Portugal, dès ses premiers contacts avec le Brésil. Son caractère militaire est ici encore faible, surtout si l'on compare aux étapes continentales de l'expansion ibérique, faute de se heurter à des oppositions fortes et structurées. Il s'agit plutôt de tirer un parti rapide de territoires inattendus.

L'expérience antillaise

Pour l'Espagne, cette première expérience coloniale va de pair avec la mainmise progressive sur les Antilles, étendue ponctuellement à la côte caraïbe du continent américain graduellement dessinée. Les sociétés antillaises rencontrées par C. Colomb et ses épigones constituent un monde plein, la population insulaire étant estimée à 4 ou 5 millions d'habitants. Ce peuplement, relativement récent, remonte à 4 000 ans avant notre ère, à la suite de migrations de chasseurs-cueilleurs provenant de la zone amazonienne et accessoirement de la côte centre-américaine. Par la suite, de nouvelles vagues migratoires de groupes agriculteurs d'origine arawak s'imposent aux populations des petites Antilles, de Porto Rico et de Santo Domingo, bouleversant les systèmes d'organisation existants. Elles favorisent une densification du peuplement, observable dès le VI^e siècle de notre ère. Quant aux populations des autres grandes Antilles, dont Cuba, elles se rattachent plutôt à des migrations provenant du nord de la Colombie qui s'installent en Jamaïque à compter du VIII^e siècle. Les dernières évolutions de ces populations arawak correspondent à l'émergence des diverses cultures antillaises que rencontrent les Espagnols et dont la matrice commune est dite « ostionides ». Parmi elles, les plus importantes correspondent aux Tainos qui occupent l'île de Santo Domingo-Hispaniola. Elles se caractérisent par un fort dynamisme démographique dont on retrouve des traces dès le XII^e siècle. Elles sont organisées en chefferies théocratiques associées à une forte hiérarchisation sociale et le pouvoir y est héréditaire au sein des lignages dirigeants. Les échanges entre les divers groupes Tainos sont intenses, révélant une société complexe qui s'étend sur toutes les grandes Antilles dès le XV^e siècle. Une dernière migration, entre 600 et 950 de notre ère, ébranle ce paysage antillais. Elle correspond aux Karibs qui proviennent de la côte du Venezuela et des Guyanes actuels, d'où ils opèrent par razzias. Ils se caractérisent par une grande activité belliqueuse qu'ils dirigent contre les populations arawak des Petites Antilles et

de l'île de Porto Rico, leur maîtrise de la navigation faisant merveille. Ces modalités de cohabitation conflictuelle entre Arawaks et Karibs sont encore directement observées par les premiers Espagnols au début du XVI^e siècle.

Dans cette aire antillaise très fragmentée, la découverte colombine est presque immédiatement suivie d'un pillage systématique des richesses disponibles. C'est cette logique que C. Colomb et sa famille mettent en œuvre sur « leur » île, Hispaniola, forts du monopole dont ils disposent et qu'ils partagent avec la couronne de Castille. Au début, nul ne s'intéresse vraiment à une colonisation de peuplement, d'autant que le sort réservé aux 39 habitants de Natividad illustre les difficultés d'un tel projet. En effet, de retour un an après la fondation de sa « colonie », C. Colomb constate qu'il n'en reste rien : ses occupants y ont été massacrés par des Indiens exaspérés par les pillages, les rapt de femmes et les autres abus dont ils se sont montrés coupables. Pour C. Colomb et ses associés dans l'entreprise coloniale, l'essentiel est bien de tirer parti des immenses privilèges que leur reconnaissent les capitulations de Santa Fe en installant dans les terres nouvelles des factoreries commerciales. C'est dans cet esprit qu'il fonde en 1494 un établissement permanent, La Isabela, à la fois forteresse capable de résister aux menaces indigènes et comptoir de traite. En 1496, la découverte de gisements d'or au sud de l'île modifie quelque peu la situation, l'incitant à fonder la ville de Santo Domingo. Il ne s'en réserve pas moins les richesses et la main-d'œuvre pour les exploiter, les Espagnols venus aux Indes sur ses navires se réduisant à n'être à ses yeux que de simples employés qu'il rémunère. Au grand dam de ces derniers attirés par le mirage des richesses antillaises et venus tenter leur chance, il leur enjoint de recueillir pour son compte l'or et, faute d'épices, le coton, prélevé aux dépens des Indiens, d'abord par troc (*rescate*) puis, très vite, par l'imposition d'un tribut. Lorsque ces prélèvements paraissent insuffisants, on n'hésite pas à améliorer les revenus en embarquant des cargaisons d'indigènes réduits en esclavage.

Le système colonial imposé par Colomb et ses proches atteint rapidement ses limites. L'exploitation des populations indigènes fondée sur l'échange forcé n'est pas en rapport avec leurs capacités de production et d'échange. Elle exige de leur part des obligations de travail très lourdes qu'ils ne supportent que très difficilement et sous la contrainte. Surtout, le contact avec les Européens s'accompagne d'un déclin démographique rapide, les populations antillaises n'étant pas immunisées contre les maladies transmises par les Européens. À ces lourdes contraintes pesant sur le monde indigène s'ajoute le refus des immigrants espagnols de se soumettre aux exigences de l'Amiral – devenu entre-temps vice-roi des Indes – et de travailler à son seul profit. Héritiers d'une longue tradition de colonisation de peuplement remontant aux temps de la Reconquête, ces colons conçoivent leur émigration vers les terres nouvelles des Indes comme un préalable à leur établissement en tant que vassaux

de la couronne de Castille. Pour eux, l'aventure antillaise doit leur ouvrir la porte des richesses et de l'honneur et leur permettre de vivre noblement, promotion que la fin de la Reconquête ne peut plus leur offrir dans la Péninsule même. De ce malentendu total surgissent les violents conflits qui opposent C. Colomb et sa famille à des Espagnols qui veulent coloniser la région par eux-mêmes et pour eux-mêmes et rechercher l'or à leur seul profit. La crise culmine en 1497 avec la rébellion dirigée par Francisco Roldán. Cet officier du roi venu à Hispaniola lors du deuxième voyage refuse de se soumettre à l'autorité de Bartolomé Colomb, celui à qui son frère confie le pouvoir en son absence avec le titre d'*adelantado*. Les dénonciations des révoltés contre les excès de C. Colomb et de ses parents trouvent une oreille attentive auprès des Rois Catholiques qui, tout aussi soucieux qu'eux de limiter les prérogatives du vice-roi, désignent un nouveau représentant, Francisco de Bobadilla. En 1500 ce dernier met fin au monopole du découvreur, liquide définitivement l'entreprise des factoreries et humilie l'Amiral renvoyé prisonnier en Espagne. Dans le même temps, il étend la politique de distribution de terres et d'Indiens aux presque 400 colons alors présents sur l'île. Le sort de C. Colomb est rapidement réglé : privé de son titre de vice-roi en 1502, il est libéré par les monarques qui lui désignent un successeur en la personne de Nicolas de Ovando, nouveau gouverneur de l'île qui y débarque en 1501 avec 2 500 colons. Enfin en 1503 un ordre royal interdit l'esclavage des Indiens supplanté par le travail forcé de ces derniers dans le cadre des *encomiendas* et des *repartimientos*.

Dans le même temps, le contrôle s'étend aux îles voisines – Porto Rico (1508), Cuba et Jamaïque (1511) puis sur la Terre Ferme dès sa découverte dans la région du Darién (1512-1513) promptement baptisée Castille d'Or et placée sous l'autorité d'un gouverneur : Pedro Arias de Avila, alias Pedrarias, y débarque en 1514 à la tête de 1 500 hommes. Enfin on incite les colons (*pobladores*) à venir s'installer avec des licences (*capitulaciones*) en leur octroyant diverses franchises incitatives et en leur distribuant *encomiendas* et *repartimientos*. Simultanément, ces régions reçoivent les premières structures administratives civiles et religieuses : au gouverneur Ovando on adjoint des *alcaldes mayores* et on ébauche une administration religieuse en faisant appel à des ordres religieux. En 1511, Santo Domingo devient ainsi le siège d'un évêché et d'une audience. C'est la reproduction du modèle mobilisé lors de la reconquête qui est ici à l'œuvre avec une colonisation de peuplement qui se dessine tout en confiant la mise en valeur des terres nouvelles à l'initiative privée. Ces traits essentiels se retrouvent lors de toutes les étapes ultérieures du processus de conquête et de colonisation mené par les Espagnols.

Cette réorientation coloniale porte vite ses fruits. Si l'émigration est loin d'être massive, un courant régulier venu d'Andalousie se met en place, attiré par l'accès aux terres et à la main-d'œuvre indigène. Parmi ces émigrants on retrouve un certain Bartolomé de Las Casas, jeune clerc sévillan fils d'un